

— Ça va bien l'arranger, au Marcou, cette belle récolte, reprit Césarine, tandis que la charrette s'éloignait, précisément il marie sa fille à la Tous-saint, et, une noce, ça ne se fait pas sans argent.

— Elle a de la chance, tout de même, la petite Maria du Marcou, d'avoir attrapé ce Luc de Mourrelet, des gens qui ont bien quelque chose. Le garçon pourrait bien n'être pas long à s'en plaindre, si ce qu'on dit est vrai, ceux du Mourrelet ne voulaient faire la noce que pour le carnaval, mais le Marcou a tenu ferme pour faire épouser sa fille de suite... Il avait ses raisons pour cela; on verra, on verra...

— Il y a bien des méchantes langues! dit bénévolement la grosse Césarine.

— Méchantes langues, tant que vous voudrez, on sait ce que l'on sait; pourquoi est-ce qu'on voyait toujours ce grand propre à rien de Pierrou, du moulin, tourner autour des Martrettes?... C'est une pitié que des filles comme cette Maria puissent trouver de bons maris, tandis que d'autres, et qui valent mieux qu'elles sans les vanter... enfin, c'est comme ça, tout pour les uns, rien pour les autres.

Denise poussa du coude Pascalette:

— Tu l'entends, cette Marie, sais-tu pourquoi elle abîme comme ça cette pauvre Maria? c'est que Luc a parlé à sa fille pendant quelque temps, et qu'il l'a plantée là pour la petite au Marcou; mais chacun son goût, pas vrai?

— Oui, chacun son goût, dit Pascalette, dont le regard rencontrait en ce moment les yeux expressifs de Jeantou, occupé à recueillir les papiers.

L'air fraîchissait; comme une grosse boule rouge, le soleil semblait tou-

cher au coteau et déjà vers l'est, le brouillard s'élevait en trainée blanche au-dessus de la Lèze. Là-haut, les vitres de Masseloug, au soleil couchant, flamboyaient comme des brasiers. Joseph, le dernier des fils de Jacques, précédant le troupeau rejoignit les ouvriers. Tandis que les ouailles sous la garde bienveillante du Labrie au poil noir s'éparpillaient sur le bord du champ, pour tondre l'herbe rase et atteindre en fraude quelques feuilles de maïs, le gamin pour se revenger de sa journée solitaire au lointain des chaumes, se mêlait aux ouvrières, et très attentif auprès de la jolie Denise, essayait de timides agaceries, comme un jeune homme.

La charrette s'ébranla lourdement, et les femmes ramassant, sur le bord du champ, les sabots, les hardes, les chapeaux de soleil, maintenant inutilisés, s'en allèrent en troupes au pas lent de l'attelage.

À la métairie, la ménagère s'activait à préparer le repas et Pascalette courut aider sa mère. Elle disposa sur la longue table les lourdes assiettes de faïence à fleurs, les verres massifs, les cuillers de fer, fraîchement étamées.

Mais elle était distraite, la brune Pascalette; autour de la métairie, elle distinguait, mêlé au bruit de l'aboïement du chien, aux cris assourdissants des oies, regagnant leurs voisines, comme un murmure de voix connues, et n'y tenant plus, elle vint sur le seuil et cria:

— Denise, un coup de main, veux-tu?...

Denise vint à son appel, mais Pascalette crut voir la blouse bleue de Jeantou, au même moment, tourner vivement le coin de la maison, se dirigeant vers le grenier, où les hom-